

Que signifie cette puissante aspiration à la maîtrise formelle? Un homme qui circonscrit les pixels pour mieux endiguer le vide doit cacher une faille



AU FIL DE L'ENCRE

Marco de Francesco

Ses tableaux sont de grands paysages monochromes faits d'innombrables grappes de pixels sur fond blanc, chacune rehaussée d'un trait à l'encre de Chine. Dans ce travail minutieux et méditatif, l'architecte lausannois explore la frontière ténue entre l'être et le néant

RINNY GREMAUD

A l'entrée de la rue du Simplon, à Lausanne, un défilé hétéroclite de vitrines au pied d'un immeuble sombre fait face, plein nord, au viaduc ferroviaire. Une blanchisserie, une onglerie, un minuscule atelier de reliure. Puis vient celle, mystérieuse, de Marco de Francesco. Une vitrine qui fait un angle, et ouvre sur un bel espace blanc meublé de gris, coloré de rares kilims. Les habitants du quartier la connaissent pour l'avoir vue changer, au gré de réaménagements périodiques, parfois d'une semaine à l'autre, sans que jamais l'exposition des rares objets – des cartes postales, des fleurs, des bricoles énigmatiques sorties de leur contexte – révèle qui en est l'occupant, ni ce qu'il y fait. On devine seulement qu'un rigoureux esthète habite cet espace, tant l'organisation des meubles et des bibelots se réalise ici dans un souci d'épure terriblement maîtrisé.

«J'aime l'idée que le simple déplacement d'un objet puisse redéfinir tout l'espace», dira Marco de Francesco, interrogé sur son goût manifeste de l'installation. Et aussi, plus tard dans la conversation: «Un jour un habitant du quartier est entré, et m'a dit: merci pour le peu.» La phrase lui va droit au cœur. Et comme un gant.

Qui est Marco de Francesco? Il faudrait dire qu'il est architecte, diplômé de l'EPFL, spécialiste de la modélisation 3D. Dire qu'il est dessinateur, ex-illustrateur de presse, aussi. Et artiste, peut-être, ou plutôt un artisan – on expliquera cette distinction plus tard – puisqu'il vernira sa première exposition samedi. Il faudrait dire, surtout, que la vie de cet homme de 44 ans est comme l'espace qu'il occupe, faite de petits déplacements, de glissements subtils, de réaménagements discrets qui, chacun, ont contribué à redéfinir son identité.

Mais d'abord, regardons-le travailler, dans sa vitrine. Un jour, il est à son bureau, lunettes rectangulaires sur un visage ovale, la main sur la souris, les yeux rivés sur un large écran, occupé, on ne sait trop à quoi, explorant à sa manière l'infini des possibles numériques.

Le lendemain, le voici debout, le haut du corps presque couché sur

une grande table à dessin, les yeux couverts d'une loupe qui lui fait comme un masque, maniant le stylo à pointe tubulaire sur ce qui pourrait être une carte, un plan, ou un parchemin. Du papier de soie, parfois des draps blancs protègent la surface de travail comme un champ chirurgical, où l'homme opère avec le geste précis des moines copistes.

Poussons, à présent, la porte vitrée de son univers, pour faire la connaissance de Marco de Francesco. Depuis quelques mois, son bureau, son studio, ressemble toujours plus à un atelier, où s'accumulent les tableaux qu'il s'apprête à exposer. Ce sont de grands formats, rectangulaires ou carrés, qui montrent des paysages monochromes, dorés ou marron, sur fond blanc. Il faut s'approcher pour comprendre que l'immensité souveraine de ces larges panoramas se compose, en fait, de minuscules grappes de pixels, chacune rehaussée d'un trait fragile, à l'encre de Chine. Des îlets de couleur dans le néant, qui, ensemble, comme un archipel, agissent en révélateur du territoire.

Questionner les couleurs à la main

L'homme explique sa technique. «Je me sers d'une photo que j'ai prise moi-même, vue d'avion ou du train, et je la retravaille sur Photoshop jusqu'à obtenir une image plate et très contrastée, où il devient impossible de distinguer les formes. Les arbres, les maisons, les gens, tout se confond en pixels noirs sur fond blanc. Puis je remplace tous les noirs par une couleur, et enfin, j'imprime en grand format. Ensuite, je redessine à la main le contour de chaque tache.»

Que se passe-t-il alors? L'image numérique, instantanée et manichéenne, qui ne connaît que la couleur ou la non-couleur, le 1 ou le 0, est lentement questionnée à la main, un pixel après l'autre, traçant la frontière entre l'être et le néant. Dans ce geste minuscule, où l'artiste perd toute vision d'ensemble, l'image gagne progressivement en fragilité, en émotion et en humanité.

Marco de Francesco: «Je ne suis pas un artiste, parce que je travaille sur une image existante. Je n'invente rien. Je préfère me

PROFIL

1971 Naissance à Lausanne.

1999 Diplôme d'architecte EPFL.

2009 Installation en vitrine, à la rue du Simplon.

2011 Développement de la technique de l'imprimé rehaussé à l'encre de Chine. Début d'une pratique journalière du yoga.

2015 Première exposition personnelle, intitulée «Archipels».

considérer comme un artisan.» Pour cette raison peut-être, ses tableaux se mesurent en centaines de milliers de secondes. Le plus grand vaut 288000 secondes, le plus simple, 10800. Autant de temps passé à réfléchir, à écouter la radio, à se laisser traverser par le monde, les idées et les intuitions, à lâcher prise ou, au contraire, à structurer sa pensée. On n'est pas surpris d'apprendre que la création de son premier tableau coïncide avec sa découverte du yoga, puis sa pratique journalière.

Mais tentons d'aller plus loin, et partageons avec l'artisan une tasse de thé à la sauge. Que signifie cette puissante aspiration à la maîtrise formelle – de son corps, de l'image, et de son environnement? Un homme qui circonscrit les pixels pour mieux endiguer le vide doit forcément cacher une faille. D'ailleurs, quelque chose affleure, qui ressemble à l'angoisse, dans le débit de sa parole un peu précipité.

En cherchant du côté de l'enfance, on découvre un garçon né à Lausanne d'un père italien et d'une mère iranienne, d'un père contrôleur d'assurance et d'une mère coiffeuse. Un enfant qui, très tôt, manifeste un talent pour le dessin, à la grande fierté de ses parents, et plus tard, sera le seul de sa famille à accomplir de hautes études. On n'en saura pas davantage. Marco de Francesco revient à son travail, se retranche dans les discours, se dit très pudique.

Et pourtant. En quittant son bureau, son atelier, son univers, on réalise que cet homme qui invoque la pudeur a fait le choix d'évoluer en vitrine, sans stores ni rideaux. Parce qu'il est voyeur? C'est à double tranchant. Le constant déplacement des objets, leur mise en scène, prend alors tout son sens: Marco de Francesco s'aménage ainsi le privilège d'assister au spectacle de la rue, en dressant entre lui et le monde un dispositif de bibelots qui, seuls, attirent le regard. C'est ainsi qu'en donnant à voir sans rien laisser paraître, il parvient à se dissimuler dans la plus parfaite transparence. ■

Archipels, Galerie Davel 14, Cully. Vernissage samedi 21 novembre de 15h à 19h. Exposition du 24 novembre au 19 décembre 2015, ma-sa 15h-18h.

Un jour, une idée

ÉMILIE VEILLON

Il y aura bientôt des cardons de Fêtes à la Ferme de Budé

Au beau milieu des barres d'immeubles grises du Petit-Saconnex (GE), un petit miracle d'agriculture perdure encore. Grâce à trois copains trentenaires: Julien Chavaz, Léo Zulauf et Sacha Riodel. Ensemble, ils ont repris en 2009 l'exploitation de cette ferme familiale vendue à l'Etat de Genève et à un groupe de promoteurs dans les années 1960. Si la terre a été grignotée par l'urbanisation du quartier dans les décennies qui ont suivi, le demi-hectare qui reste est cultivé en bio. L'endroit est chéri des locavores qui viennent chaque

semaine choisir leurs provisions sur les étagères du marché, les mardis, mercredis, vendredis et samedis. On y trouve le plus grand choix de fruits et légumes bio de la ville, ainsi qu'une magnifique sélection de produits du bassin genevois (sirops, confitures, huiles, vin bio, moutarde, viande, poissons, mozzarella) et des fromages vaudois.

Le trio est sur le point de récolter les artichauts et les cardons, cultivés pour la première fois dans un des coins du parc très fréquenté par les citoyens qui n'en reviennent pas de voir ces étranges légumes

pousser là. Les cardons seront ensuite replantés à la cave, pour qu'ils blanchissent avant les Fêtes.

Six ruches ont été installées dans le parc l'été dernier. Les abeilles ont surtout butiné le tilleul argenté, une variété d'arbre qui donne un goût de menthe au nectar, suivi d'un détour par les fleurs de sarrasin et les capucines. A associer à l'infusion des fleurs du même tilleul, également en vente au marché. ■

La Ferme de Budé, 2, chemin Moise-Duboule 2, Genève, tél. 022 777 17 00, www.ferme-de-bude.ch

